

LA LETTRE FAMILIÈRE : APPROCHE
LITTÉRAIRE D'UN DOCUMENT
HISTORIQUE

SIMONE DE REYFF ET JEAN RIME

La littérature appartient à ces réalités familières à chacun que l'on serait pourtant bien en peine de définir avec exactitude. Cette incertitude, qui ne compromet en principe pas la fréquentation heureuse des bibliothèques et des librairies, interroge avec une certaine acuité celui qui a fait de l'étude des lettres sa tâche ordinaire. Sans doute a-t-il le plus souvent renoncé, aujourd'hui, à la tentative de saisir de manière théorique et irrécusable les critères de « littéarité » qui autoriseraient à tel ou tel texte l'entrée dans son champ d'investigation. Il préférera poser la question sous un angle historique, en considérant que, suivant les époques, la rubrique *Littérature* a pu désigner des réalités très différentes. Cette approche pragmatique et prudente n'évacue cependant pas toutes les zones floues, il s'en faut. On s'en convainc notamment en abordant le genre épistolaire.

Qui ne connaît la définition sans cesse reprise de la lettre comme « conversation de deux absents » ? Ce lieu commun met essentiellement l'accent sur le processus de communication. Interprété littéralement, il laisse entendre qu'une fois lue par son destinataire, la lettre pourrait être détruite. Ce qui arrive parfois, certes, mais n'arrive – heureusement – pas toujours : *epistulae manent*. Des lettres ont en

MÉTHODES

effet survécu à leur raison d'être immédiate, pour le plus grand profit des historiens qui y ont trouvé une source documentaire précieuse¹, et sans doute aussi pour le plaisir des critiques littéraires, qui en ont goûté les qualités formelles.

Cette portée seconde de la lettre, certainement plus significative à nos yeux que sa destination immédiate et transitoire, ne va pas sans soulever quelques interrogations. Si le littéraire perçoit dans un corpus épistolaire une valeur excédant le registre de la seule documentation, ce n'est pas nécessairement en vertu des instincts prédateurs qui l'inviteraient à chasser dans les terres de son voisin. Ces textes relèvent tout aussi bien de ses compétences propres, dans la mesure où ils s'inscrivent dans un genre codifié de longue date par la tradition. De Quintilien aux poéticiens de la Renaissance, la lettre a été envisagée comme une variante du discours rhétorique, dont elle épouse les visées à dominante judiciaire, délibérative ou épideictique. Elle peut certes élire le profil bas du discours familier – Sénèque à Lucilius, pour citer un exemple bien connu. Cette posture de modestie ne saurait pour autant l'affranchir de sa dimension exemplaire, ainsi que le rappelle Érasme dans son traité *De scribendis litteris*, qui associe la liberté de la parole sincère à l'exercice réglé d'un savoir-faire. Au double étalon de la lettre d'apparat et de la lettre intime s'ajoute en outre dès l'origine le cas de la lettre fictive : ce détournement, qu'illustrent déjà les *Héroïdes* d'Ovide, et que la formule du roman épistolaire exploitera avec une virtuosité remarquable au XVIII^e siècle, atteste, mieux encore que les recueils épistolaires canoniques, l'appartenance de la lettre au champ littéraire. Les Fribourgeois que fréquente Eulalie de Senancour ont pu découvrir, grâce au zèle que voue cette dernière à la promotion des écrits de son père, le cas-limite d'*Obermann*. Cette œuvre inclassable, à la frontière de la fiction et de

l'autobiographique, du romanesque et du philosophique, du rationalisme classique et du sentimentalisme préromantique, se rattache par sa structure et par son esprit à la tradition épistolaire.

Sans doute. Mais jusqu'où est-il raisonnable, pour ne pas dire pertinent, d'envisager à la mesure de tels accomplissements les modestes feuillets épargnés par le temps avare, et dont seul l'historien pourrait semble-t-il tirer quelque enseignement? Quelle relation établir entre ces innombrables «lettres des hommes obscurs», qui indirectement nous racontent leur temps, et les quelques productions sophistiquées de professionnels qui, même s'ils feignent la nonchalance, n'oublient jamais leur leçon? N'y aurait-il pas tout simplement deux sortes de lettres: celles qui, tout en établissant une communication réelle avec un destinataire, n'en demeurent pas moins dans le registre «fictif» de la performance littéraire, et celles qui ont été écrites à des fins précises, entre gens qui avaient vraiment quelque chose à se dire? Ainsi, chacun de nous, historien, littéraire, reconnaîtrait les siennes.

Au détail près que, comme toutes les classifications claires, un tel clivage se révèle à la fois parfaitement inopérant, et parfaitement factice. La lettre «littéraire» et la lettre «documentaire» sont des vues de l'esprit. Ce qui existe, c'est l'entre deux, c'est-à-dire l'immense corpus des lettres concrètes qui, dans des proportions variées, combinent l'une et l'autre polarité. Et qui, vues sous un angle exclusif – ou bien «littérature», ou bien «document» – se révèlent éminemment problématiques. Prenons à témoin un exemple de choix: celui de la marquise de Sévigné, qui n'a laissé, on le sait, que des lettres, ce qui ne compromet apparemment pas son droit de cité au canon de la littérature réputée «classique». Tous les manuels en parlent. Il est vrai que si on l'aborde au fil de quelques pages choisies, comme c'est encore souvent le cas, la question paraît sans

MÉTHODES

objet : de la condamnation de Fouquet au mariage avorté de Lauzun, des fenaisons en Bretagne à l'ouverture du Parlement de Rennes, autant de morceaux de bravoure que n'a pu signer qu'un écrivain de race. Mais si l'on envisage la correspondance dans son entier, que de sciure pour ces quelques perles ! Mme de Sévigné parlant santé – la sienne, et celle combien plus précieuse de sa fille –, parlant affaires, parlant argent, parlant boutique : est-ce encore de la littérature ? On peut en douter, on en a même « académiquement » douté, ainsi que l'atteste une intéressante controverse qui opposa naguère deux spécialistes de la littérature du Grand Siècle, Roger Duchêne et Bernard Bray. Mais si le cas de la divine marquise est à ce point douteux, que dirons-nous des envois quotidiens et parfois sans apprêt d'un Balzac, d'une George Sand, d'un Flaubert... d'une Élisabeth Vigée Le Brun ?

Il n'y a pas lieu de poursuivre, dans cette brève entrée en matière, sur les interrogations inépuisables – et passionnantes – que suscite le genre épistolaire. En les mentionnant, nous souhaitons avant tout préciser les questions qu'ont dû affronter les historiens et les littéraires réunis autour d'un petit corpus épistolaire fribourgeois pour y confronter leurs méthodes, dans le sillage des recherches sur l'épistolarité « ordinaire » et sur l'écriture de soi qui se sont multipliées depuis quelques décennies maintenant².

Il ne s'agissait en aucun cas d'élever au statut d'écrivain les modestes épistoliers dont nous avons tenté d'interroger les écrits. Si l'un d'entre eux, Étienne Eggis, entre de plain-pied – fût-ce par la petite porte – dans le champ littéraire, on sera plus réservé à l'endroit d'Eulalie de Senancour, dont la production romanesque n'excède peut-être pas ce que l'on appelait naguère, non sans ambiguïté, la paralittérature. Sa prose journalistique, qu'elle essayait de placer dans des revues parisiennes,

l'inscrirait plutôt à mi-chemin entre le salon de papier et l'industrie médiatique naissante. Quant à la valeureuse épouse du négociant Vicarino, elle aurait ouvert de bien grands yeux si elle avait pu deviner que ses lignes hâtivement griffonnées feraient l'objet, un siècle et demi plus tard, d'investigations d'ordre stylistique et linguistique.

À défaut de décider si, au départ, le corpus envisagé méritait ou non d'entrer dans le champ des études littéraires, on pouvait se fonder sur une certitude minimale, celle qu'autorise, précisément, l'existence avérée d'une tradition épistolaire : quand bien même elle semble ne valoir que par sa dimension documentaire, une lettre suppose toujours l'arrière-plan d'un modèle et de conventions précises. Elle obéit à une structure immédiatement reconnaissable, que concrétise en général sa disposition matérielle, et que ponctuent des repères thématiques stables comme la suscription ou l'adresse, l'entrée en matière, la prise de congé, la signature. Au-delà de ces constantes superficielles, elle inclut *nolens volens* une série de tournures imposées par la tradition. Celles que véhiculent notamment les manuels pragmatiques publiés sous le titre de « secrétaires »³, dont l'enseignement vise à déterminer la tonalité d'une lettre en fonction du rapport hiérarchique qui régit la relation entre les correspondants. Ainsi, écrire à son supérieur, à son inférieur, à son égal, à un familier, à un inconnu, engage toute une série de réflexes lexicaux et syntaxiques reconnaissables. Au-delà de leur ascendant direct sur ceux qui les utilisent, les directives des secrétaires imprègnent l'air du temps. On trouve ainsi, dans l'inventaire de la bibliothèque de Jean-Baptiste et Élisabeth Vicarino, la mention d'un *Recueil de lettres*, ainsi que d'autres ouvrages qui, sans être forcément des guides pratiques, instituent implicitement une norme : des *Lettres édifiantes*⁴, une *Correspondance de Louis XVIII* ou des *Morceaux d'éloquence* ainsi que

MÉTHODES

plusieurs dictionnaires et grammaires. Ce conditionnement formel, présent jusque dans le geste qui le refuse ou qui passe outre, justifiait pleinement une interrogation des textes sous l'angle de la forme.

Au fil du XIX^e siècle, cette pédagogie de l'art épistolaire – qu'il s'agissait pour les contemporains d'assimiler au point de lui substituer le langage naturel du cœur, ce qui n'est pas le moindre de ses paradoxes – reçoit, en plus des enseignements des manuels, des professeurs et de la tradition classique, un nouveau support : la presse. Quoique l'expression fragile de l'intime paraisse *a priori* opposée à la massification croissante d'une « littérature industrielle » (Sainte-Beuve), l'avènement de l'individu moderne est historiquement corrélatif au développement d'un espace public ouvert par l'émergence de la « civilisation du journal⁵ ». Le lieu à bien des égards équivoque de la lettre et celui de l'imprimé périodique se croisent dans la circulation incessante des écritures du quotidien, que ce soit par leur voisinage matériel dans la besace des coursiers ou sur le plan des imaginaires scripturaux. Sans remonter aux origines épistolaires des « nouvelles à la main »⁶, il suffira de rappeler la récurrence, dans un discours journalistique encore en formation, de rubriques empruntant ou hybridant la structure formelle de la correspondance : « Courrier de Paris » (le feuilleton inaugural de *La Presse*, tenu par le vicomte de Launay *alias* Delphine de Girardin), causeries, lettres ouvertes, lettres de voyage⁷...

Souvent mêlée à une veine romanesque qui se plaît à contourner les conventions plus prescriptives des manuels, cette énonciation constitutive-ment biface, à l'intersection du factuel et du fictionnel, de l'information et du point de vue subjectif, aura imperceptiblement produit sur ses récepteurs l'effet d'une éducation pratique. Les contraintes matérielles – rareté du papier utilisé dans tous les sens,

rapidité de la rédaction – se conjuguent ainsi à une esthétique « littéraire » alternative à la codification scolaire. Retenons uniquement, à titre d'exemple, cette indirecte ligne de conduite tracée par Victor Hugo dans *L'Europe littéraire* du 1^{er} décembre 1833 selon laquelle une « vraie lettre, bien écrite comme doit être écrite une lettre » serait « bien flottante, bien décousue, bien lâchée⁸ ». Par-delà les préceptes, l'écriture des lettres familières étudiées dans cet ouvrage s'adosse donc à un « imaginaire épistolaire⁹ » véhiculé par divers canaux livresques ou journalistiques.

Comme tous leurs contemporains alphabétisés, les époux Vicarino lisent des journaux qui n'ont de cesse d'interférer avec leurs pratiques épistolaires, soit que la rapide propagation des informations les mette en demeure de révéler à leurs enfants une réalité douloureuse (« Il faut la crainte de l'arrivée des Journaux, pour me forcer à te dire la vérité qui te sera moins dure par ta mère que par la voie publique »), soit que la missive demande à être combinée avec une feuille qui y est jointe pour pallier l'excès du sentiment ou éviter de trop longues explications (« Je t'envoie[,] ma bonne Thérèse, le journal qui te mettra au courant de la suite du drame sanglant dont nous sommes encore tous en émoi »)¹⁰. Eulalie de Senancour aussi fait constamment jouer le commerce épistolaire avec la lecture des journaux pour se tenir informée des événements locaux. Surtout, elle a collaboré à de nombreuses revues parmi lesquelles le *Journal des femmes* ou le *Journal des dames et des demoiselles* – la question du *gender* est significative pour notre objet¹¹ – et sa correspondance avec l'historien Alexandre Daguet commence en public, dans les pages de la revue fribourgeoise *L'Émulation*. Les missives désespérées adressées par son petit-cousin Étienne Eggis aux rédactions parisiennes reflètent également les coulisses du champ journalistique

MÉTHODES

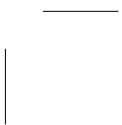
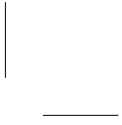
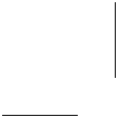
qui est alors largement superposable au champ littéraire; ou plus exactement, elles les réfractent au prisme d'une posture de marginalité bohème que le jeune homme désargenté tente de monnayer. Les multiples passerelles génétiques et génériques entre sa correspondance et ses œuvres poétiques – adresses, datation, etc. – ne se comprennent pas en dehors de cette culture médiatique scandée par la temporalité quotidienne qui affecte également l'écriture diariste. La conception même que nos épistoliers peuvent se faire de l'expression du *je* est informée par des œuvres qui, telles les *Lettres d'un voyageur* de George Sand (dont l'une est d'ailleurs située à Fribourg), se sont constituées au triple miroir de l'épistolaire, du médiatique et de l'intime.

Encore faudrait-il, par précaution, distinguer différentes catégories d'envois: la lettre privée ne se confond en principe pas avec la lettre professionnelle. L'une laisserait libre cours à l'effusion des sentiments autorisée par l'esthétique romantique alors que l'autre se cantonnerait à une expression froidement standardisée. Mais là encore, la réalité du terrain invite à nuancer les catégories théoriques au profit d'une « lettre familière » à géométrie variable¹². Étienne Eggis ne poursuit certes pas le même objectif en s'adressant à Théophile Gautier ou à son ami Auguste Majeux, mais une forme de confraternité poétique l'incite à fusionner un naturel « artiste » et son naturel « privé ». Eulalie de Senancour tente quant à elle de maintenir un lien de parenté avec Alexandre Daguet et ses autres amis fribourgeois tout en négociant indirectement sa participation – rémunérée? – à *L'Émulation*. Enfin, les lettres d'Élisa Vicarino conjuguent exemplairement les deux réalités de la lettre familiale telles que les ont dégagées Roger Chartier et Jean Hébrard: « Le réseau et le secret, le secret contre le réseau¹³. » D'un côté, la correspondance privée semble libérer l'individu de toutes les contraintes extérieures

APPROCHE LITTÉRAIRE

et se révèle propice à la confiance : Éliisa raconte à sa fille une histoire « pour qu'elle reste *entre nous* » (« *Hoc inter nos* » écrit également Eggis, avec son latin de collègue en guise de complicité)¹⁴. De l'autre, elle cimente toute une communauté sociale, économique ou idéologique autour de la relation interpersonnelle. « La lettre, régulière, obligée, manifeste à chacun l'existence de ce "front familial" à l'intérieur duquel circulent renseignements, marchandises et services¹⁵. » Les missives d'Éliisa visent autant à régler les affaires courantes, à commenter l'actualité politique et à entretenir un noyau familial éclaté sur plusieurs pays qu'à extérioriser, parfois sur vingt pages, ses affects de femme qui n'a pas été épargnée par le sort.

Inspirées par la porosité de l'objet étudié, ces quelques considérations préliminaires suggèrent combien la partition disciplinaire entre analyse des structures internes du texte et étude contextualisée de son contenu gagnait à être révisée dans le sens d'un partage. Nonobstant la spécificité de chaque approche – poétique ou historique, mais aussi anthropologique, sociologique, linguistique, psychologique... –, il ne fait plus guère de doute que c'est en croisant leurs résultats respectifs qu'un texte reçoit l'interprétation la plus fine. Dans cet esprit, les modestes épistoliers dont on a examiné de près la matière et la manière illustrent *in fine* l'intérêt que peut revêtir pour la recherche universitaire un patrimoine local qui n'attend que d'être « désenclavé » à la lumière d'une mise en contexte plurielle.



NOTES

1. On mentionnera à cet égard un volume collectif qui précède nos investigations: Philippe HENRY et Jean-Pierre JELMINI (dir.), *La Correspondance familiale en Suisse romande aux XVIII^e et XIX^e siècles. Affectivité, sociabilité, réseaux*, Neuchâtel, Alphil, 2006.
2. Pour quelques jalons, nous renvoyons à l'orientation bibliographique en fin de volume.
3. Voir Jacques CHUPEAU, « Puget de La Serre et l'esthétique épistolaire. Les avatars du *Secrétaire de la Cour* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 39, 1987, p. 111-126, ainsi que Cécile DAUPHIN, *Prête-moi ta plume... Les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Kimé, 2000.
4. Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit de l'ouvrage polémique de l'abbé Favre étudié par David AEBY (*Les Lettres édifiantes et curieuses de l'abbé Pierre-François Favre (1846): un antijésuitisme issu des missions à Fribourg*, mémoire de Master, Université de Fribourg, 2012), mais cette hypothèse est plausible. La liste des livres du couple Vicarino se trouve dans le *Rôle du décret formel juridique des biens de Mr Jean-Baptiste Vicarino-le-Jeune, négociant, bourgeois de Fribourg*, 1847-1848, Archives de l'État de Fribourg, Tsa 471.
5. Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.
6. On appelle ainsi des gazettes manuscrites à diffusion confidentielle antérieures au développement industriel des journaux. Voir François MOUREAU, *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.

MÉTHODES

7. Voir à ce sujet Guillaume PINSON (dir.), *La Lettre et la presse: poétique de l'intime et culture médiatique*, 2012, accessible sur la plateforme académique *Médias 19*, www.medias19.org/index.php?id=275.
8. Victor HUGO, «Ymbert Galloix», article repris dans *Littérature et philosophie mêlées (Œuvres complètes. Critique*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1985, p. 204).
9. Les contours de cette notion ont été esquissés par Benoît MELANÇON dans «L'imaginaire épistolaire», postface de son livre *Écrire au pape et au Père Noël. Cabinet de curiosités épistolaires*, Montréal, Del Busso, 2011, p. 151-156.
10. Respectivement: lettre d'Élisa Vicarino à son fils Charles, 19 janvier 1847, et lettre d'Élisa Vicarino à sa fille Thérèse, 28 avril 1853, toutes deux éditées dans ce volume.
11. Voir Christine PLANTÉ (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin?*, Paris, Champion, 1998 et Brigitte DIAZ et Jürgen SIESS (dir.), *L'Épistolaire au féminin. Correspondances de femmes, XVIII^e-XX^e siècle*, Presses universitaires de Caen, 2006.
12. Voir sur ce point Danièle POUBLAN, «Affaires et passions. Des lettres parisiennes au milieu du XIX^e siècle», dans Roger CHARTIER (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 376-379.
13. Roger CHARTIER et Jean HÉBRARD, «Entre public et privé: la correspondance, une écriture ordinaire», dans *ibid.*, p. 451.
14. Lettres d'Élisa Vicarino à sa fille Thérèse, 28 avril 1853, et d'Étienne Eggis à Auguste Majeux, 12 septembre 1847 et 12 mars 1851.
15. Roger CHARTIER et Jean HÉBRARD, art. cit., p. 452.